Thomas D'aquin

Aristote, *Seconds Analytiques*, I, 2, 71 b 9-18

Nous pensons connaître scientifiquement chaque chose au sens absolu et non pas à la manière sophistique par accident, lorsque nous pensons connaître la cause du fait de laquelle la chose est, savoir que c'est bien la cause de la chose et que cette chose ne peut pas être autrement qu'elle n'est. [...] de sorte que ce dont il y a science au sens absolu, il est impossible qu'il soit autrement qu'il n'est.

S'il existe un autre genre du savoir scientifique, nous le dirons plus tard, mais nous disons aussi que connaître scientifiquement, c'est savoir par démonstration. J'appelle « démonstration » un syllogisme scientifique, et j'appelle « scientifique » un syllogisme dont la possession fait que nous avons un savoir scientifique.

Aristote, *Seconds Analytique*, I, 13, 78 a 28 - b 4

Connaître scientifiquement le fait et le pourquoi sont des choses différentes.

C'est le cas d'abord dans la même science, et cela de deux manières ; la première dans le cas où le syllogisme ne se fait pas par des prémisses immédiates (car on ne saisit pas la cause première, or la science du pourquoi se fait selon la cause première) ; dans la seconde le syllogisme se fait bien par des prémisses immédiates, cependant pas par la cause mais par le plus connu des termes qui se réciproquent. En effet, rien n'empêche que des deux termes de la prédication, ce soit parfois celui qui n'est pas cause qui soit le mieux connu, de sorte que c'est par lui que se fait la démonstration. Par exemple quand on démontre que les planètes sont proches par le fait qu'elles ne scintillent pas. Soit C « les planètes », B « ne pas scintiller », A « être proche ». Il est, de fait, vrai d'affirmer B de C, car les planètes ne scintillent pas, mais aussi A de B car ce qui ne scintille pas est proche. Admettons cette dernière proposition par induction, ou par la perception. Il est donc nécessaire que A appartienne à C, de sorte qu'on a démontré que les planètes sont proches. C'est donc là un syllogisme non pas du pourquoi mais du fait, car ce n'est pas parce qu'elles ne scintillent pas que les planètes sont proches mais parce qu'elles sont proches qu'elles ne scintillent pas. Mais il se peut aussi que l'on démontre ceci par cela, et l'on aura la démonstration du pourquoi. Par exemple soit C « les planètes », B « être proche », A « ne pas scintiller ». Alors A appartient encore à C, de sorte que A, « ne pas scintiller » appartient à la fois à C et à B. Et on a le syllogisme du pourquoi. En effet on a pris la cause première.

Aristote, *Seconds Analytique*, II, 1698 b 17-24

Mais s'il n'est pas possible qu'ils soient causes réciproquement (car la cause est antérieure à ce dont elle est cause, et de l'éclipse la cause est l'interposition de la Terre, mais de l'interposition de la Terre la cause n'est pas l'éclipse), si donc la démonstration par la cause est démonstration du pourquoi, et celle qui n'est pas par la cause est démonstration du fait, alors on sait que la Terre s'interpose mais on ne sait pas pourquoi, mais il est manifeste que ce n'est pas l'éclipse qui est cause de l'interposition de la Terre mais celle-ci cause de l'éclipse. En effet, dans la notion de l'éclipse est présente l'interposition, de sorte qu'il est clair que c'est par celle-ci que celle-là est connue, et non celle-ci par celle-là.

Thomas d'Aquin, *Expositio libri Posteriorum*, lect. 23, n. 7.

Il dit donc en premier lieu que la démonstration *quia* est par l'effet, comme si quelqu'un concluait que les planètes sont proches parce qu'elles (*propter hoc quod...*) ne scintillent pas. En effet, ne pas scintiller n'est pas la cause de ce que les planètes sont proches, mais inversement. Car les planètes ne scintillent pas puisqu'elles (*quia*) sont proches. Les étoiles fixes scintillent en effet puisque dans leur appréhension, la vue est obscurcie en raison de leur distance. Que soit donc formé le syllogisme suivant : tout ce qui ne scintille pas est proche ; les planètes ne scintillent pas ; donc elles sont proches (*omne non scintillans est prope ; planetae sunt non scintillantes ; ergo sunt prope*).

Zabarella, *In duos Aristotelis libros Posteriores Analyticos commentarii* f° 432.

Il [Averroès] a dit que la démonstration *propter quid* est double, l'une qui fait seulement savoir pourquoi (*propter quid*, en raison de quoi) et il l'appelle démonstration de la cause seulement, et les Averroïstes démonstration *propter quid*; l'autre qui fait en même temps savoir pourquoi et que c'est le cas (*quod*), qu'il appelle démonstration *simpliciter* [absolument, purement et simplement démonstration], tandis que d'autres l'appellent démonstration la plus puissante (*potissima*). C'est pourquoi Averroès divise la démonstration en trois espèces, dont l'une montre seulement que c'est le cas (*quod*), l'autre seulement pourquoi (*propter quid*) et l'autre les deux en même temps, qui est la démonstration la plus excellente (*praetantissima*).

Averroès, *Grand commentaire sur les Seconds Analytiques*, dans [...] *Aristoteles opera cum Averrois Commentariis*, vol. I, pars 2a, Venetiis apud Junctas, MDLXII, f° 208 D-H

Il mérite d'être su que les démonstrations sont de trois espèces : la démonstration absolument (*simpliciter*), qui procure l'être et la cause en même temps, la démonstration d'essence (*essendi*) qui procure l'être seulement, et la démonstration de la cause qui procure la cause seulement quand l'être aura été connu. Que les démonstrations se répartissent en ces trois sortes, c'est connu par soi.

Averroès, *De caelo*, in *Aristotelis opera cum Averrois commentariis*, vol. V, Venetiis apud Junctas MDLXII, f. 118 K-L

Et il a déjà été expliqué dans les livres logiques que les démonstrations sont <des argumentations> par lesquelles on va du plus connu à ce qui est caché. Si donc le plus connu était postérieur, les démonstrations seront *quia*. Et si le plus connu était antérieur, et que son existence (*esse*) était plus cachée sa cause plus connue, ce sera une démonstration absolue, qui donne la cause et l'être. Et si la cause de la chose était plus cachée que son être, ce sera une démonstration seulement *propter quid*.

Jean Buridan, *Quaestiones in duos Aristotelis libros Posteriorum Analyticorum*, I, qu. 26.

[...] il faut savoir que parfois toutes les démonstrations du pourquoi (*propter quid*) sont dites « les plus puissantes », en comparant leur genre au genre des autres démonstrations ; parfois cependant, en comparant les démonstrations du pourquoi entre elles, elles ne sont pas toutes dites les plus puissantes, mais l'une est dite plus puissante que l'autre. Par exemple [...] une démonstration du pourquoi ostensive est plus puissante qu'une démonstration par l'absurde, une démonstration affirmative qu'une démonstration négative bien que les deux soient du pourquoi, une démonstration de la première figure qu'une démonstration de la deuxième figure, toutes choses égales par ailleurs, et une démonstration qui ne requiert pas un prosullogisme qu'une démonstration qui en requiert.